

## L'esprit paralympique au cœur

5/6

HANDISPORT

# Klison Mapreni, le son sans la lumière

Malvoyant de naissance, le Bruxellois d'origine albanaise a trouvé son bonheur dans un sport collectif où on lui bande les yeux. Un plaisir paradoxal qui l'a mené au sommet.

## PORTRAIT

PHILIPPE VANDE WEYER

Dans le salon de son appartement bruxellois situé à deux pas de la gare du Nord, le rouge et le vert sont omniprésents en cette période de fêtes. « Comme vous pouvez le voir, Denisa, mon épouse, est très Noël », s'amuse Klison Mapreni face à cette orgie de décorations de circonstance.

Lui, pourtant, avec une acuité visuelle de 1 dixième seulement, ne profite guère de ces excès de couleurs qu'il

*Mon fils de 3 ans est atteint du même mal que moi. On s'en est rendu compte quand, à 8-9 mois, il a commencé à plisser des yeux*

”

ne décèle que parce qu'on les lui a décrits. Venu au monde avec une achromatopsie, une maladie génétique rare qui rend particulièrement sensible à la lumière, il ne voit la vie qu'en noir et blanc. Enfin, ce qu'il voit de la vie...

« On peut dire que je souffre de la forme la plus extrême du daltonisme. Tout, pour moi, est dans les nuances de gris. Face à l'ordinateur, je dois mettre mon visage tout près de l'écran et utiliser une police plus grande que les autres. Quand je sors, je dois porter des lunettes qui filtrent les UV à 100 % et j'essaie de me fondre dans la masse, en laissant le moins de place possible à la surprise, en préparant le mieux possible le chemin vers ma destination finale. En fait, c'est le soir que je suis le plus à l'aise ! »

## Son fils de 3 ans aussi

Né au Kosovo il y a 28 ans, juste avant le début de la guerre civile, il dit que c'est à cette partie de l'ex-Yougoslavie qu'il doit d'avoir développé l'état qui est le sien. « Des études ont montré que le gène responsable de mon handicap était très présent dans cette région », affirme-t-il. « Mes parents en sont porteurs, tout comme mon frère Oljan, atteint du même mal que moi, et ma compagne, qui n'a toutefois pas développé la maladie. Notre fils, Ezio, 3 ans aussi, malheureusement. On s'est rendu compte qu'il l'avait lorsque, à 8-9 mois, il a commencé à fortement plisser les yeux et à ne plus bouger quand nous sortions avec lui. Une réaction normale à la photophobie... »

Klison Mapreni, qui espère que le second enfant de la famille qu'attend

son épouse pour le mois de juin sera épargné, ne se souvient plus du moment où il a compris qu'il n'était pas comme les autres. « Ma première sensation, c'était d'avoir une incapacité permanente. Je restais constamment collé à ma mère. » Il est arrivé avec les siens en Belgique en 1999, après que sa famille a fui sa patrie d'origine et les atrocités du conflit qui ensanglantait les Balkans à l'époque, et est passée d'abord par l'Albanie, puis par l'Italie. « Quand nous sommes arrivés à Bruxelles, nous n'avions plus rien... »

Il se rappelle avoir très mal vécu son handicap à l'adolescence quand, pour les jeunes de son âge, « tout était prétexte à la moquerie ». « J'étais terriblement complexé par mes lunettes », ajoute-t-il. « Quitte à souffrir, je préférerais souvent les enlever... »

À l'école, pourtant, il reconnaît avoir été placé « dans un cocon », dans un institut spécialisé de Berchem-Sainte-Agathe, où tout était adapté à ses difficultés. « Mais on n'y est pas préparé à la "vraie vie" et à sa réalité impitoyable une fois qu'on en sort. C'est pour cela que de plus en plus de parents d'enfants souffrant de handicap préfèrent aujourd'hui qu'ils s'intègrent dans l'enseignement ordinaire. Heureusement que le sport m'a permis de passer outre. »

## Attention au K-O !

Mapreni est, depuis de nombreuses années, l'un des membres émérites de l'équipe nationale de goalball, un sport improbable qui est un savant mélange de football et de handball, qu'il a découvert via son « petit frère », le torball, au sortir de l'enfance, à l'école. Un sport inventé en 1946, après la Seconde Guerre mondiale, pour aider à la réadaptation des vétérans devenus aveugles, et qui est l'un des rares du programme des Jeux paralympiques à ne pas avoir d'équivalent dans celui des Jeux olympiques.

« Le goalball se joue sur un terrain de 18 mètres sur 9 et oppose deux équipes de trois joueurs qui ont les yeux bandés », explique-t-il. « En Belgique, le règlement autorise des joueurs qui ne sont pas aveugles à le pratiquer mais, assez curieusement, les meilleurs sont toujours les malvoyants, sans doute parce que leur ouïe est plus développée du fait de leur état. L'objectif est d'expédier dans le but adverse, qui fait neuf mètres de long et un mètre et demi de haut, un ballon en caoutchouc rigide de 1,250 kilo, dans lequel se trouvent des grelots qui servent à le repérer. Chaque équipe lance le ballon à son tour endéans 10 secondes, et il doit toucher les trois zones de 6 mètres qui délimitent l'espace de jeu. Le tout en deux fois 12 minutes. »

Décrit comme ça, ce sport peut apparaître comme plan-plan et peu spectaculaire. Mais quand on le pratique, il s'avère particulièrement traumatisant. Klison Mapreni (28 ans) ne compte plus les ecchymoses qui parsèment son corps à force d'arrêter cette satanée balle... « Je commence à ressentir le poids des ans ! Le goalball, c'est très traumatisant pour l'organisme. On s'en



Klison Mapreni est l'un des piliers de l'équipe nationale de goalball. L'été prochain, il visera une médaille à Tokyo. © MATHIEU GOLINVAUX

rend compte quand on se ramasse ce ballon parfois expédié à près de 100 km/h... Plus on lance le ballon avec force, plus les grelots se collent à la paroi et moins on l'entend. C'est un peu le but du jeu ! Il arrive qu'un joueur se prenne la balle dans la figure et soit mis K-O. »

*J'ai appris à vivre avec mon handicap. La dernière chose que je recherche, c'est la pitié*

”

Klison, qui a failli être recruté à une époque par le Sporting de Lisbonne, qui a une section goalball dans son organisation, est aujourd'hui l'un des joueurs les plus expérimentés de l'équipe belge où il évolue depuis 2009. Anecdote amusante : on y retrouve également trois frères

membres d'une célèbre fratrie de... sextuplés, les Vanhove, nés en 1983, à Blankenberge. S'il est assuré - sauf blessure - de prendre part aux Jeux paralympiques de Tokyo, l'été prochain, après avoir validé la qualification de l'équipe belge lors des Mondiaux de Malmö, en 2018, en y décrochant le bronze, ce ne sera pas, pour lui, une première.

« J'étais, en effet, déjà présent aux Jeux paralympiques de Londres, en 2012, où nous avons atteint les quarts de finale. Mais cela n'avait pas été un trop bon souvenir. Comme je relevais d'une blessure au ménisque, je n'avais pratiquement pas joué et j'en avais gardé une certaine frustration... »

## Tout sauf la pitié

À partir de ce mois de janvier, il bénéficiera d'un contrat de sportif de haut niveau de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Un avantage non négligeable qu'il apprécie à sa juste mesure.

« C'est une vraie reconnaissance ! Grâce à mon sport, j'éprouve une sensation de liberté totale, je me sens valorisé », avoue celui qui, ces derniers mois, a été contraint, covid oblige, de transformer sa cave en salle de musculation et sa rue en piste d'athlétisme. « Mon objectif de ces prochaines semaines, c'est de perdre la vingtaine de kilos que j'ai pris pendant le confinement ! Attention, je ne peux pas être trop léger non plus pour soutenir les tirs adverses... »

Affilié au Havi 2 Bruxelles, le seul club de la capitale, basé au Palais du Midi, Klison Mapreni aimerait que son sport soit plus reconnu, surtout au sud du pays. « Nous sommes le seul club francophone », regrette-t-il. « On essaie de développer la discipline en Wallonie, mais ce n'est pas facile en raison de notre manque de visibilité dans les médias. Alors on essaie de toucher le public cible dans diverses écoles. Je dis toujours que l'on ne se rend pas compte de l'exploit que l'on a réalisé en nous qualifiant pour Tokyo avec une toute petite communauté de 40 à 50 joueurs... »

Il cherche à sensibiliser plus qu'à forcer l'admiration parce que, comme il dit, « je ne veux pas qu'on agisse avec moi différemment qu'avec quelqu'un d'autre. J'ai appris à vivre avec mon handicap et la dernière chose que je recherche, c'est la pitié ».

Pour suivre : Léa Bayekula (athlétisme)